

École Doctorale Francophone en
Sciences Sociales,
Europe Centrale et Orientale

Travaux du colloque

*Bonnes et mauvaises mœurs dans la société
roumaine d'hier et d'aujourd'hui*

5-6 mars 2004
New Europe College, Bucarest

Volume coordonné par
Ionela BĂLUȚĂ et
Constanța VINTILĂ-GHIȚULESCU

New Europe College

Éditrice : Irina Vainovski-Mihai

La publication de ce volume a été rendue possible par l'appui accordé au NEC par le Ministère Français des Affaires Etrangères - Ambassade de France en Roumanie

Copyright © 2005 – Colegiul Noua Europă

ISBN 973-7614-09-7

CONSTRUCTION DES BONNES ET MAUVAISES MŒURS DANS LES PROVINCES ORIENTALES DE LA MONARCHIE AUTRICHIENNE DE LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE

François RUEGG

La traduction et la réédition des ouvrages de Norbert Elias dont celui qui traite de la « Civilisation des Mœurs », la redécouverte de l'ouvrage de Jean-Baptiste de la Salle sur « Les règles de la bienséance et la civilité chrétienne » publié la première fois en 1703 et réédité sans interruption jusqu'en 1876, le succès, dans la foulée de la publication de Claude Lévi-Strauss d'une étude sur « L'origine des manières de table » (1968), de l'ethnologie de la cuisine¹ ou encore le développement de l'histoire des mœurs (Philippe Ariès) et de l'ethnologie de la médecine, témoignent sans doute d'un intérêt ethnographique renouvelé pour les mœurs, toutes disciplines et toutes populations confondues.

La qualité des mœurs détermine le degré de civilisation des populations concernées. Du moins est-ce là le constat que

¹ Parmi de nombreux auteurs signalons Jack GOODY, 1982, *Cooking, cuisine and class*, Cambridge University Press, Cambridge.

les voyageurs occidentaux firent dès le XVIII^e siècle. Au XVIII^e siècle en effet, les bonnes mœurs sont indissociables des bonnes manières et de la bonne société qui les pratique. Le modèle des bonnes mœurs - et *a contrario* l'exemple des mauvaises mœurs, est donné à la fois par la coutume et par la loi qui les sanctionnent. Mais, comme le relève Elias « la civilisation n'est pas seulement un état, elle est un processus qu'il s'agit de promouvoir² » C'est sous ce dernier aspect de *processus de civilisation* des peuples encore *barbares*, que nous envisageons notre étude. Il est bien sûr difficile de démêler, à moins de suivre pas à pas l'évolution des manuels de savoir-vivre ou de maintien³ et leur diffusion dans les institutions d'éducation au sens le plus large, ou encore d'analyser un cas précis, ce qui dans l'évolution des mœurs est dû à la tradition et à la religion en particulier, de ce qui émerge de la raison. En d'autres termes nous ne pouvons pas dater précisément l'impact de la révolution qu'a été, dans le domaine des mœurs également, l'*Aufklaerung*. Une analyse anthropologique du code des peines et de la torture sous Marie-Thérèse, par exemple, nous livrerait certainement une image graduée des mauvaises mœurs en fonction des peines qui leur correspondent. Joseph II abolira la torture et lui préférera les châtiments exemplaires. Ce changement d'attitude envers les mauvaises mœurs est riche en enseignements. Mais nous ne pourrions en voir que les échos sur des terres périphériques, les colonies, celles précisément qui devaient servir aussi à tester les nouvelles mesures « morales » introduites par les Lumières.

² Norbert ELIAS, *La civilisation des meours*, Calman-Lévy, 1973 p. 69.

³ Ce que fait admirablement Norbert Elias dans « La civilisation des mœurs » traduisant le titre original *Ueber den Prozess der Zivilisation*; (Elias :1939).

Une chose est sûre en ce qui concerne notre champ géographique : la diffusion des prétendues bonnes mœurs fait partie de l'entreprise de colonisation des Provinces orientales de la Monarchie autrichienne⁴. A la suite de Nietzsche, de Foucault, d'Elias ou encore de Lévi-Strauss et de bien d'autres depuis, les anthropologues tentent de saisir des paradigmes, des structures et des normes, des *epistèmè* qui caractériseraient et réguleraient une époque, que ce soit dans le domaine de la philosophie morale, de la répression des *mauvaises mœurs*, de l'économie ou, justement, de la divulgation des *bonnes mœurs* par l'exemple et l'éducation. Nous sommes à la recherche, en sciences sociales, de styles ou de *patterns of culture* auxquels correspondraient des comportements ou justement des mœurs dans le sens large. Mead et Malinowski, chacun à sa manière, étudiaient les mœurs sexuelles des *sauvages* pour les comparer aux mœurs des peuples *civilisés*, ces derniers étant considérés comme engoncés dans un code de mœurs étroit, éloigné de la nature. De même pour nous s'agit-il non pas tellement de distinguer les bonnes et les mauvaises mœurs à l'intérieur de la société rurale valaque que d'opposer les mœurs *traditionnelles* de cette dernière aux mœurs *nouvelles* proposées par le Souverain éclairé. De ce point de vue nous rejoignons la problématique d'une anthropologie dynamique, celle qui traite de tradition et modernité.

Nous allons ainsi tenter d'identifier d'abord les mœurs des populations roumaines ou valaques des provinces considérées,

⁴ François Rugg, *A l'Est rien de nouveau, de la barbarie à la civilisation ? Les marches impériales et l'Europe*, Genève, Georg 1991, (Traduction roumaine : *La Est, nimic nou*, Timisoara, Eurostampa, 2002) ; IDEM, « La citoyenneté au sein de l'Union européenne : un accès à la civilisation ? » in *Ethnologia Balkanica*, 7, 2003, pp.107-122.

telles qu'elles sont rapportées par les observateurs, d'en faire un catalogue rudimentaire pour analyser ensuite, à travers les règlements promulgués dans le cadre de la colonisation, les mœurs que le colonisateur souhaite infuser à leur place. On peut dire désormais et sans surprendre personne⁵ que, vues par les colonisateurs, les mœurs des *indigènes* sont mauvaises et que le colonisateur va s'efforcer d'y substituer de bonnes mœurs. Il s'agit dans les deux cas de construction : construction des mauvaises mœurs d'une part par le regard ethnocentrique des voyageurs appliqué aux mœurs traditionnelles des indigènes, et construction des bonnes mœurs d'autre part, mœurs *modernes*, par des mesures qui puisent aux sources de la philosophie politique et morale des Lumières et se retrouvent dans des décrets, édictés pour transformer les *mauvaises habitudes* en conduites raisonnables.

Une certaine asymétrie, qui pourrait nous attirer la critique des positivistes, résulte de cette analyse. Nous sommes bien conscient que notre approche nous éloigne doublement de la simple réalité empirique des mœurs des Valaques. Une première fois parce que nous observons les mœurs à travers les lunettes ou le regard et le jugement des voyageurs et non par nous-même et que nous ne pouvons pas procéder à des vérifications en citant d'autres témoins. Une seconde fois par le caractère purement normatif et putatif des réglementations autrichiennes concernées. Nous pouvons certes juger sur le long terme de l'effet des ces normes, mais de manière partielle, par reconstitution et jamais directement. Toutefois l'anecdote,

⁵ Sorin MITU, *Geneza identității naționale la Români ardeleni*, Bucarest, Humanitas, 1997 est un des premiers avec Lucian Boia, *Mituri istorice românești*, Bucarest, Ed. Universității, 1995, à avoir abordé la question de la mauvaise image historique de soi des Roumains.

suiivante, rapportée par le naturaliste B. Hacquet en 1802⁶ à propos des châtements exemplaires introduits par Joseph II et pratiqués dans les Confins militaires,⁷ illustre à la fois le caractère putatif de ces peines, non pas dans leur exécution, mais dans leur but, et en même temps la conscience critique dont peuvent faire preuve les observateurs contemporains des événements relatés. Il s'agit non plus tellement de châtier le criminel de manière à le dissuader de recommencer ses méfaits, mais bien de l'éduquer en prenant à témoin son entourage, par l'effet de honte qu'est censé provoquer l'exposition publique du coupable flanqué de la liste de ses crimes :

Arrivant un jour sur la place de Karlstadt, J'y trouvai un bougre placé sur une estrade avec un tableau sur lequel figuraient ses crimes. Tandis que j'approchais, il interpella l'homme qui m'accompagnait et qu'il connaissait, en disant : « vois, mon frère, à quel point les Allemands peuvent être fous ! »...(la peine) lui parut infantile au point de le faire rire pendant tout le temps qu'elle dura.

On voit bien que le témoin n'est pas dupe, même si son témoignage renforce la mauvaise opinion que ses lecteurs ne manqueront pas de se faire des « sauvages » enrôlés dans cette armée *confinaire*.

Notre lecture est une lecture en effet indirecte, partielle, biaisée, pour la simple raison que les témoins des mauvaises mœurs des Valaques ne peuvent être contredits par les sujets de leur observation et des commentaires qu'ils y ajoutent. Il

⁶ B. HACQUET, *Neueste physikalisch-politische Reisen in Jahren 1788,89 und 90 dur die dacis und sarmatischen oder nördlichen Karpathen*, Nürnberg, (1790-91) pp. 166-167, notre traduction.

⁷ Il s'agit ici des provinces occidentales des Confins croates.

nous est parfaitement évident que nous n'avons affaire ici qu'à des représentations de représentations. Le recours aux textes légaux promulgués par les souverains pour analyser des pratiques serait lui aussi tout à fait insuffisant. Ces « instructions » ne peuvent nous donner que l'orientation générale du mouvement, mais ils nous ne diront jamais si et comment les intéressés ont appliqué ou détourné ces règlements. C'est pourquoi nous avons besoin, simultanément de témoignages *ethnographiques* comme celui que nous venons de citer, et dont l'auteur connaît en outre le projet de réforme du Souverain. C'est en confrontant les textes des décrets et normes, les traités de bonnes mœurs et les témoignages d'observateurs que nous aurons de bonnes chances d'obtenir une image fiable des mœurs, bonnes ou mauvaises, peu nous importe, sinon en ce qu'elles témoignent de visions du monde et d'organisations de la société différentes.

En somme ce que nous allons tenter de dire ici c'est comment, face au constat des mauvaises mœurs des indigènes valaques, relevées par des témoins partiels, les administrateurs coloniaux vont tenter d'y substituer de bonnes mœurs, *politiquement correctes* au sens strict du terme, c'est-à-dire conformes aux canons adoptés par les souverains éclairés, dans un 18^e siècle qui bascule de la Monarchie absolue de droit divin à la Monarchie absolue éclairée par la raison.

Il suffit de lire sous la plume de presque n'importe quel voyageur, au 18^e siècle, le récit de l'apparence et du comportement des Valaques pour comprendre que, dans la nouvelle Europe qui rallie à la couronne des Habsbourg des territoires jusque là occupés – depuis le XVI^e siècle par les Ottomans, il s'agit de faire briller désormais les lumières de la civilisation, c'est-à-dire d'introduire les mœurs européennes

et la vraie religion, en chassant du même coup la barbarie et l'obscurantisme. Il est évident également que ce que nous pourrions appeler une campagne de développement⁸ ou encore la fabrication des bonnes mœurs, s'applique indifféremment aux populations *autochtones*, soit aux Serbes, aux Valaques, aux Hongrois, aux Tsiganes et aux colons nouvellement arrivés. Les réglementations ne font pas état de la « nationalité » des sujets de l'Empire, sauf en ce qui concerne la liberté religieuse. De même, nous prendrons nos exemples de mauvaises mœurs chez les Valaques, mais celles-ci sont partagées, à quelques nuances près, par les autres populations, excepté bien sûr les colons et surtout les colons allemands, censés être les *agents exemplaires* du développement⁹ envisagé par le souverain. Il est bien entendu impossible de savoir si les observations des voyageurs sont systématiques ou aléatoires, s'ils ont choisi de décrire les aspects les plus sombres de la culture locale de même que leurs successeurs choisiront les plus jolis, un siècle plus tard,¹⁰ comme d'ailleurs les touristes aujourd'hui. Toutefois, plusieurs observations se recoupent et permettent au moins, sinon d'affirmer la réalité des mauvaises

⁸ Nous continuons de penser que les stratégies de développement lancées par les diverses organisations du système des Nations Unies dans le Tiers Monde s'inspirent de la même idéologie civilisatrice.

⁹ Nous savons que ce n'était pas le cas, puisque toute colonisation implique nécessairement sa part de *mauvais sujets*. C'est une des contradictions d'ailleurs des entreprises coloniales à but civilisateur. Arrivent certes des agriculteurs modèles de l'Allemagne du sud, mais aussi des repris de justice, des prostituées viennoises...

¹⁰ Voir François RUEGG, « L'altérité apprivoisée : De la sauvagerie au caractère national Transformations dans la perception des nomades et des paysans d'Europe centrale et orientale à travers les récits de voyage », à paraître en 2004 in *Le français dans le monde*, numéro spécial « Altérité et identité dans les littératures francophones », coord Aline Gohard.

mœurs, du moins la cohérence des références des observateurs occidentaux !

La mission très générale de civilisation ou d'éducation du peuple, comporte plusieurs facettes. Elle s'applique dans plusieurs domaines de la vie quotidienne, publique et privée. Nous n'en étudierons ici que deux : le réaménagement de l'habitat en fonction les mesures d'hygiène, de santé et de sécurité et l'éducation des populations au travail et à l'économie. Dans ces deux domaines, nous établirons un bref catalogue des mauvaises mœurs existantes et des bonnes mœurs à implanter. De ce tableau un peu élémentaire, certes, nous verrons émerger la *mission civilisatrice* des nouveaux maîtres dans ces terres estimées livrées jusque là à la barbarie turque !

Mauvaises mœurs des Valaques : ils construisent et habitent de misérables huttes, ils sont paresseux et ne connaissent pas les techniques agricoles productives.

Pour les voyageurs qui traversent ces zones habitées par des populations diverses au sein de l'Empire autrichien, il est des traits que partagent Slaves, Valaques et Tziganes, dans les mauvaises mœurs. Toutefois certains voyageurs établissent une hiérarchie entre ces peuples qui suit une ligne qui va d'Ouest en Est : plus on se trouve à l'Ouest et moins on est *barbare* ou *sous-développé*. Les Allemands occupent le haut de l'échelle et sont suivis par les Slaves occidentaux, les Hongrois, les Valaques et les Tziganes. On pourrait y ajouter les Bulgares et les Turcs en allant plus loin vers le Sud-est. Les Slaves du sud partagent à peu de choses près le sort des Valaques. Les autres *minorités* moins nombreuses, occupent une place à part, comme des étrangers : il s'agit des Juifs et des Arméniens principalement. Nous ne trouvons rien de vraiment étonnant

dans cette relation du centre à la périphérie. Mais remarquons cependant que l'échelle en question n'est pas fondée sur des critères raciaux ni même ethniques, mais plutôt sur ce que nous appellerions aujourd'hui des *indices de développement* ou autrefois de *civilisation* : une classification provenant de l'évaluation de la capacité rationnelle et économique ou du *capital social* des populations en question, mais également des bonnes mœurs, si l'on ne restreint pas cette expression à son acception pénale. Ainsi lorsque Serres écrit, à propos des Hongrois, qu'ils « sont peu instruits et peu portés au commerce » (1,78) ce qu'il veut nous dire ce n'est pas tant qu'ils sont de race différente ou inférieure que *primitifs* ou encore réfractaires aux bénéfices qu'ont apportés les philosophes des Lumières¹¹ et l'abolition en France de la Monarchie absolue. Immédiatement après il ajoute que les Allemands et les Slaves, eux, « aiment tous les genres de spéculation, comme le commerce de détail ». Les caractéristiques des paysans Valaques décrits par Serres¹² sont celles que les voyageurs attribuèrent à tous les sauvages d'Amérique et d'Afrique :

Sans religion, sans arts et presque sans civilisation, les paysans Wallaques ne connaissent que les besoins et les plaisirs d'une vie errante ; ils sont en général méfiants, vindicatifs, et portés à haïr les autres nations : aussi les Hongrois et les Transylvains les traitent-ils absolument comme des esclaves. Les Wallaques, comme les Slaves, multiplient beaucoup ; c'est peut-être sous ce rapport qu'ils paroissent dangereux aux Hongrois au milieu desquels ils vivent.

¹¹ François Ruegg, *A l'Est rien de nouveau*, *op. cit.*

¹² M. de SERRES, *Voyage en Autriche ou essai statistique et géographique sur cet empire*, Paris, 1814, I, p. 80.

Mais venons-en aux mœurs de l'habiter. Parmi les rares industries naturelles des Valaques, nous dit l'historien du Banat, Grisellini, en 1780, figure la construction de *misérables huttes* (*Elende Hütten*) qui consistent en un assemblage de paille ou de claies qu'ils recouvrent d'une couche d'argile ou de chaux.¹³ Au milieu du 19^e siècle « les paysans moldo-valaques¹⁴ n'avaient pour demeures que des tanières obscures et enfumées nommées *bordei* creusées dans la terre, à une profondeur de deux mètres... ». L'image donnée par ces descriptions est celle d'hommes des cavernes. Certains auteurs relèvent le fait que parents en enfants, hommes, femmes et animaux y couchent pêle-mêle dans la promiscuité. Il faut relever en tout cas les adjectifs *obscures et enfumées* appliqués aux demeures, car c'est sur ces points que porteront les réaménagements principaux. Du point de vue de l'urbanisme ou de l'occupation du territoire, les indigènes ne suivent que l'ordre que leur dicte la nature et construisent leurs villages de manière dispersée ou sans ordre apparent.

Quant à leurs activités économiques, les indigènes sont dits paresseux et improductifs. Le lecteur familier de la littérature de voyage du 18^e siècle, ne sera pas surpris de retrouver, chez le Valaque et le Tsigane, outre le vice de paresse, l'absence de tout désir d'améliorer son sort. En un mot le Valaque est inapte au développement, encore plus que sa femme – nous confie encore Recordon (1821) – qui vaque au moins aux tâches du ménage : « Cette absence d'activité est d'autant plus grande

¹³ F. GRISELINI, Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des Temeswarer Banats in Briefen an Standspersonen und Gelehrte, Wien, 1780. p. 204.

¹⁴ Ici nous sommes dans les provinces roumaines sous protectorat ottoman.

que, bornés dans leurs désirs, une fois qu'ils sont satisfaits, aucun motif ne peut les forcer au travail ». Taube, un demi siècle plus tôt, raconte comment en Slavonie, les indigènes qui ne sont certes pas Valaques, ne travaillent que le temps d'amasser suffisamment d'argent pour survivre, puis s'arrêtent aussitôt.¹⁵ Toute notion d'économie est absente, aussi bien en Banat qu'en Galicie, nouveaux territoires acquis par l'Empire. Les enfants et les vieux mènent paître une seule vache, les paysans ne connaissent pas les techniques agricoles *modernes* que pratiquent les Allemands. Il n'est pas jusqu'au fumier qui est perdu, faute de savoir l'entasser et le conserver.¹⁶

Si les mœurs comprennent la religion, il faut dire que celle que pratiquent les Valaques les enfoncent encore davantage dans les ténèbres de l'obscurantisme. Telle est du moins l'opinion des voyageurs qui déplorent un excès de jours fériés et un clergé ignorant et cupide. La religion les abêtit ou les empêche d'accéder à la raison : « Comme la plupart des peuples peu éclairés, les Wallaques sont superstitieux à l'excès, le peu d'instruction du clergé y contribue sûrement pour beaucoup¹⁷ ». Ce cliché traverse toute la littérature de voyage occidentale et vient encore renforcer aujourd'hui la frontière imaginée entre un christianisme prétendument civilisé,

¹⁵ « Lorsque par exemple un journalier a travaillé trois jours à la vigne et qu'il a un Thaler en poche, il ne va pas retourner à la vigne les quatre jours suivants, mais passer huit jours entiers chez lui à ne rien faire, aussi longtemps en fait que son Thaler durera. Voici encore une preuve qu'un haut salaire pousse à la paresse », F.W. von TAUBE, *Historische und geographische Beschreibung des Königreiches Slavonien und des Herzogthumes Syrmien...*, Leipzig, 1777, II, p. 18, notre traduction.

¹⁶ Nous avons étudié plus en détails ces questions in François RUEGG, *A l'Est rien de nouveau*, *op. cit.*

¹⁷ M. de Serres, *op. cit.*, I, p.183.

catholique romain et réformé, et un christianisme oriental primitif, orthodoxe, fondé sur des pratiques quasi magiques, sans vertus civilisatrices, ni sociales.

Enfin, dans le domaine plus classique de ce qui est conçu comme les mœurs, c'est-à-dire les vertus et les vices, les Valaques ne s'en sortent guère mieux aux yeux des observateurs :

Selon nos sources, de même que les vertus se stimulent entre elles, de même un vice en entraîne un autre, chez les Valaques comme chez les Tziganes. Les hommes boivent et les femmes dansent et « les uns et les autres s'adonnent avec excès aux plaisirs qu'ils aiment »(Recordon :1821). Enfin la paresse entraîne « au vol et au brigandage » : « quoiqu'ils n'en fassent pas profession comme les Czingares, ils laissent cependant échapper peu d'occasion de prendre ce qui peut être à leur convenance »(*ibidem*). On ne sera pas surpris d'apprendre que de tels êtres ne peuvent habiter que de pauvres huttes obscures, ne manger que des aliments simples, voire malsains ! Le Valaque de Transylvanie ne possède ni propriété ni droit politique, à part celui qui a pu s'ennoblir et rejoindre la petite aristocratie hongroise qui partage avec les Saxons, immigrants allemands du Moyen-Age, la représentation à la Diète. Il semblerait ainsi que l'assimilation des Valaques aux Sicules est avérée tandis que l'inverse ne se produit guère¹⁸. Par comparaison les Allemands, c'est-à-dire les sujets autrichiens, « ont une sincérité et une fidélité à toute épreuve. Ils doivent autant ces excellentes qualités à leurs institutions qu'à la bonté de leur cœur¹⁹ ».

¹⁸ DE GERANDO, pp.170-171.

¹⁹ M. de SERRES, *op. cit.* I, p. 139.

L'éducation du peuple aux bonnes mœurs

Le souverain dispose de trois moyens principaux pour instiller les bonnes mœurs, les mœurs éclairées, dans les provinces reconquises sur les Ottomans. Premièrement des règlements, des décrets, des dispositions qui touchent la vie quotidienne de ses sujets dans le domaine sensible des mœurs. Deuxièmement des agents pour diffuser et faire appliquer ces règlements, les colons. Troisièmement enfin, les Confins militaires, fer de lance d'innovations sociales et culturelles qui ont l'avantage de pouvoir être introduites par un régime militaire, dont l'administration dépend directement du centre. Le projet semble sensé et voué au succès. Or on s'aperçoit que les visées de Joseph II dans les années 1780 ne se réaliseront que beaucoup plus tard, tant elles étaient radicales et innovantes et tant il était difficile de les faire appliquer sur le terrain sans préparation. Mais la question n'est pas de savoir si elles eurent du succès. Ce qui nous intéresse ici c'est de comparer les mesures proposées aux manques constatés. Qu'est-ce qui, dans la construction de maisons et dans l'aménagement du territoire va pouvoir véhiculer les bonnes mœurs, les mœurs raisonnables que souhaite implanter le monarque ? Comment le modèle proposé va-t-il être accepté par les populations visées ?

Dans le domaine précis de la construction des maisons coloniales, nous possédons des instructions très détaillées²⁰ qui disent comment les villages coloniaux et les divers édifices doivent être conçus et montés. Le plan du village, géométrique comme dans tout l'urbanisme éclairé, les bâtiments centraux symboles du pouvoir et du savoir, la préparation des matériaux de construction et l'emplacement de chaque maison et des bâtiments agricoles annexes, située à bonne distance de sa

²⁰ Voir la Impopulation-Haupt-Instruktion de 1771.

voisine pour éviter que le feu ne se propage à tout le village en cas d'incendie, tout jusqu'à l'échelle et le seau, instruments du pompier civil que devient chaque paysan et habitant du village, tout est pensé, mesuré, prévu, calculé. Par rapport aux *mauvaises mœurs* traditionnelles qui consistent à improviser, à nomadiser, à changer d'habitat selon les saisons, l'hiver sous la terre et l'été dans des huttes, les *bonnes mœurs* assurent non seulement la solidité des constructions, la lumière des habitations pourvues de fenêtres vitrées, l'hygiène de maisons sans fumée²¹ mais encore l'assurance que le prix de revient est raisonnable et que les matériaux de construction garantissent une longévité suffisante. Grâce à cette urbanisation, entreprise dès le milieu du 18^e siècle, ce sont non seulement les habitations qui prennent modèle sur les nouveaux canons éclairés, mais ce sont également les habitants et leur bétail qui, débarrassés de la malaria et d'autres fièvres qui sévissaient dans les marais du Banat,²² vont pouvoir bénéficier d'une santé propre à les faire travailler avec plus d'efficacité. Car le progrès entraîne avec lui tous les domaines des activités humaines. Des habitants mieux logés éviteront ainsi de dépenser leur revenu au débit de boisson, sépareront peu à peu les générations dans les diverses pièces de la maison familiale, s'instruiront à l'école du village et adopteront peu à peu des mœurs *civilisées*. Tel était du moins l'intention de l'Empereur Joseph, grand sectateur du progrès et non moins grand ennemi de l'obscurantisme. Le même Joseph II -appelé l'ami du paysan parce qu'il avait daigné notamment leur

²¹ Les maisons traditionnelles ne comportaient en effet pas de cheminées pour évacuer la fumée qui séjournait sous le toit et s'échappait difficilement à travers celui-ci tout en le protégeant contre le feu par la couche de suie

²² F. GRISELINI, *op. cit.*

démontrer l'usage d'une nouvelle charrue plus efficace, promulgua une série de lois et d'instructions impressionnantes, tant concernant l'ordonnance des avenues que les services de voirie, l'interdiction de vagabonder et de jouer sur certaines places. Moins chatouilleux que sa mère sur la tolérance religieuse, il passe pour un progressiste éclairé. Les échos de sa philosophie utilitariste se retrouvent chez ses fonctionnaires les plus éclairés :

Les enfants, au lieu de grandir dans l'inaction et de garder le bétail devraient être accoutumés à temps au travail et exhortés à filer, carder la laine, tricoter, travailler au fuseau à dentelle etc. Les parents exhorteraient d'eux-mêmes leurs enfants à filer et à s'adonner à ces autres activités s'ils avaient seulement l'occasion de vendre le travail de leurs enfants à des fabriques. Et de même qu'au combat un seul homme déterminé et courageux peut transformer cent soldats couards et hésitants en autant d'hommes hardis, de même l'exemple d'étrangers industriels encouragera au travail mille Slavons paresseux ²³

Ces lignes résument mieux que les instructions Joséphines elles-mêmes le projet de construction des bonnes mœurs à l'œuvre en cette fin de siècle.

Conclusions

Nous avons hésité à dépasser les frontières strictes de la « société roumaine » et à citer des exemples qui ne touchent pas directement les Valaques. On pourra nous reprocher d'avoir procédé par extrapolation et d'avoir tiré par conséquent des conclusions abusives, ou encore d'avoir cédé à la tentation

²³ F.W. von TAUBE, *op. cit.* II, pp.18-19. Ce fonctionnaire est en effet au service de l'Empereur, en poste en Slavonie.

de reproduire, une fois encore, les stéréotypes *ethniques* négatifs à propos des sauvages Valaques. Nous nous sommes expliqués sur la validité de nos sources et sur la distance qu'il convient de prendre à leur sujet. Toutefois, à moins de prêter à nos auteurs des intentions anachroniques à la manière du procès intenté par Saïd²⁴ aux orientalistes, nous pensons qu'il est de bonne méthode de suivre ce que nous disent ces auteurs et non ce que nous aurions souhaité qu'ils disent. De la cohérence ou non de leur discours ressort une configuration mentale, une idéologie ou encore une vision du monde qui nous instruit précisément sur ce que devaient être les bonnes mœurs et manières. Les *bonnes* familles enverront peu à peu leurs rejetons dans la capitale, Vienne, pour qu'ils s'imprègnent de ces mœurs, tandis que les colons et les administrateurs feront le chemin inverse pour les diffuser *in situ*. Tant que ces mouvements de populations et la communication ne sont pas empêchés, on n'empêche pas davantage les bonnes mœurs d'être les mœurs des conquérants, des plus forts et des mieux lotis. Les nouvelles mœurs adoptées sont certes teintées de couleur locale et marquées par un rythme d'adoption particulier, traditionnellement proportionnel à la distance qui sépare les populations du centre de diffusion de ces mœurs. S'il est plus difficile aujourd'hui à identifier ces centres et en même temps plus facile d'y accéder, il n'en reste pas moins que les mœurs se façonnent d'après des modèles qui s'imposent non pas tellement en fonction de leur compatibilité avec les mœurs « nationales » que de la popularité du modèle proposé et imposé. C'est pourquoi une approche strictement nationale des mœurs, à notre avis, tend à isoler indûment des traits

²⁴ Voir Edouard Saïd, *L'orientalisme : l'Orient créé par l'Occident* (trad), Paris, Seuil, 1980,

culturels partagés par des populations voisines ou non et tend par conséquent à nous faire croire à l'existence d'une société nationale. La question des mariages mixtes, très brièvement évoquée plus haut à propos des Valaques et des Sicules, nous montre bien qu'il s'agit davantage, dans ces échanges asymétriques, d'une application des règles classiques relatives à la mobilité sociale que d'interdits ethniques non réciproques. Par ailleurs, les mœurs évoluant lentement sous la poussée d'idéologies et de pratiques quotidiennes comme les manières de table que nous évoquions dans notre introduction, ou plus rapidement suite à des événements historiques traumatiques comme les guerres, les invasions et les colonisations, il nous a semblé plus intéressant de tenter d'identifier les passages entre mœurs *anciennes et nouvelles* que d'essayer de recomposer, sur le modèle des musées nationaux ou ethniques, des mœurs nationales dont il reste à prouver l'originalité, la cohérence et l'historicité. Mais au-delà de l'horizon territorial, nous serions tenté de postuler des retours cycliques *d'imposition de bonnes mœurs*, non pas tellement par les instances religieuses comme on pourrait s'y attendre dans ce domaine, que par les instances politiques. J'en veux pour preuve la panoplie de bonnes mœurs que véhicula le régime communiste et plus récemment, celle que prétendent imposer les *acquis communautaires*, condition pour entrer dans la nouvelle société des bonnes mœurs, l'Europe élargie!